Persécutions

Comme le souligne le titre, *Persécutions* ne peut s'écrire qu'au pluriel, car les sources en sont diverses tout comme sont variables ses modes d'expression. Pluralité qui noue immanqua-blement les registres de l'intime, quand la persécution privilégie le registre des constructions psychiques, à celui du monde externe, quand s'impose au sujet une réalité évènementielle sociolo-gique, politique et historique. La persécution force les frontières. Certes, elle ne peut être confondue à la paranoïa, mais cette dernière permet d'en saisir un élément commun que relève judicieu-sement J. André : « à la différence des autres psychoses, le paranoïaque ne se débarrasse pas de toute la réalité extérieure… », mais « ces autres avec lesquels il "dialogue" ont précisément perdu leur altérité, ils ne sont plus que les sujets d'un monde totalitaire ». Or c'est bien l'enjeu d'altérité et son radical refus qui est au centre des persécutions humaines.

L'ouvrage à huit voix, par des approches originales ancrées dans des problématiques actuelles, joue donc différentes partitions de la persécution, travaillant à opérer des distinctions et délimitations, là où les brouillages s'imposent souvent trop aisément.

Tourments de C. Chabert, décrit avec finesse, soutenu par les fragments d'une cure, les risques de dérive vers la persécution, quand la destructivité s'allie aux excès de la haine. « Si l'objet naît dans la haine, quelle est la part prise par la persécution à sa constitution ? ». Poser ainsi la question interroge l'existence d'une traversée inéluctable d'un moment persécutif dans un travail analytique, et le rôle moteur que celle-ci peut jouer, car « l'inves-tissement d'objets persécuteurs combat le mélange et la confusion narcissiques et éloigne l'immo-bilisme mélancolique ». Mais la démesure peut avoir des effets redoutables et paradoxaux. Alors, et d'une autre manière, toujours l'existence d'un objet impossible à quitter. « La persécution n'assure-t-elle pas la certitude voire la conviction que le moi et l'objet sont inséparables ? ».

L'idée d'une identité menacée à l'endroit où réalité externe et interne se mêlent « tant sur le plan collectif que sur celui de la clinique » est le fil rouge que suit E. Corin. La persécution renvoie toujours en effet à la menace d'un étranger, à la fois interne et externe, et à ce double titre particulièrement menaçant pour l'identité. C'est sous cet angle qu'est abordé le renversement persécuté-persécuteur et ce paradoxe qui ferait de la persécution l'envers d'un idéal civilisationnel fondé sur l'amour et la solidarité. Diverses situations cliniques sont convoquées, chacune montrant différemment comment les perceptions externes conscientes peuvent remplir une fonction d'appel d'une réalité qui a du mal à se figurer, et inver-sement comment la réalité interne inconsciente cherche à son insu à « repérer dans la réalité externe ce qui lui correspond ». La distinction entre le « sentiment de persécu-tion » et « la persécution » qui s'incarne dans des pratiques terrifiantes, est alors établie. Elle conduit l'auteure à terminer sur une interrogation forte : « la persécution elle-même (…) ne serait-elle pas une tentative pour donner forme et figure à ce qui autrement resterait du côté de l'informe, du côté de l'effroi » ?

Qu'est-ce que des patients souffrants de délire de persécution sollicitent comme position contre-transférentielle de la part de l'analyste ? Et en quoi un traitement analytique conserve de son intérêt ? A partir du témoignage d'Elyn Saks (jeune femme souffrant de délire de persécution), dans son livre The Center Cannot Hold, G. Diatkine soutient la valeur du travail analytique, en ce qu'il permet de maintenir vivants ces patients, malgré la longueur de leur traitement et leur succès relatif.

Dans ces situations où le transfert est d'une vive intensité (tant l'angoisse du sujet est térébrante) et son maniement compliqué, l'analyste occupe un rôle de colle qui permet de faire tenir ensemble les fragments d'un Moi morcelé. L'analyste peut alors soutenir « la croissance psychique », selon le

terme de Bion, qui relève d'une transformation du contenant et du contenu en émotions, soutenant la capacité du patient de continuer à « rêver sa vie et que ce rêve ne se transforme pas en cauchemar ». La portée de l'analyse, dans sa force vivante, se mesure ainsi à l'aune de l'expérience devenue possible pour le patient, de pouvoir « rêver par lui-même ses expériences vécues ». Ainsi confie Elyn Saks : « si les médicaments m'ont maintenue en vie, c'est la psychanalyse qui m'a permis de trouver une vie qui vaut la peine d'être vécue ».

Point de repos pour les braves ! Vieillir est communément associé à un gain de sagesse, à l'apaisement des tensions internes et sexuelles, à la fragilité. Cette idée culturelle, volontiers partagée, ne relève-t-elle pas d'une approche réactionnelle d'idéalisa-tion positive contre la violence de ce qui est traversé qui conjugue les potentialités persécutrices du temps qui passe, objectivable par les pertes effectives inéluctables à la fois objectales et narcissiques, à celui qui ne passe pas, fait des exigences internes et des conflictualités psychiques qu'elles convoquent, parfois jusqu'à la tyrannie. B. Verdon nous rappelle qu'en effet l'ambivalence pulsionnelle ne perd rien de sa force, tant dans ses effets de liaison que de déliaison, orchestrée par le despotisme d'un surmoi qui n'épargne pas le sujet vieillissant. Entre menaces d'abandon et de castration, le vécu d'impuissance attaché au vieillissement à l'œuvre « condense dans des effets d'après-coup d'une redoutable complexité la mise à l'épreuve conjointe de l'enfant œdipien et de l'enfant de l'état de détresse ».

Avec les *Persistances de la persécution*, B. Karsenti engage une réflexion originale et incisive sur les modalités actuelles de la persécution, dans un rapport à la fois de reprise et de différenciation, par rapport au déploiement de la persécution religieuse du XIe au XVIIe siècle, restitué dans ses principaux enjeux historique et philoso-phique. Cette dynamique a abouti pour l'auteur à un double rejet : rejet de la persécution religieuse par l'état de droit moderne fondé sur le principe républicain d'égalité devant la loi et le principe libéral de la liberté de culte, rejet de la persécution au plan de la pathologie mentale, au bénéfice de la culpabilité pathologique, avec un primat accordé au registre obsessionnel.
Ce double rejet est à fois prolongé et mis en cause aujourd'hui, avec le retour de la persécution tant au plan de la persécution religieuse qu'au plan de la pathologie mentale, dont le marqueur serait « l'auto-contrainte », dans un contexte idéologique où la responsabilité supplanterait la culpabilité. L'auteur souligne alors la transformation paradoxale de l'auto-contrainte en sentiment de persécution. Dès lors, la persécution prend deux formes actuelles : soit spécifiquement religieuse, soit comme procédant d'un projet échoué de « domina-tion en pensée ». Deux marqueurs de la société contemporaine sont ainsi dégagés : la religion comme pensée-obéissance en vue du salut et selon la justice divine, différent de la pensée comme connaissance ; la sincérité qui prend le pas sur la vérité, dans le sens où penser est dès lors supposé se réduire à parler sincèrement. Dans cet univers idéologique qui prédomine aujourd'hui, l'auteur souligne l'intérêt que conserve la pensée de Spinoza promouvant l'idée d'un état qui ne doit pas être religieux afin que « la société ne soit pas persécutrice, c'est-à-dire afin qu'elle permette aux individus de considérer que leur parole correspond à leur pensée, et que ce qu'ils pensent en vérité n'est pas réprouvé et passible de sanction à titre de parole réellement pensée et de pensée réellement exprimée ».

P. Valon dénonce de manière engagée le glissement dans l'usage de certains termes, donnant poids à ce constat de Freud : quand on cède sur les mots, on finit par céder sur les choses. De fait, le terme de « harcèlement » a envahi le champ social au détriment de celui de « persécution », et la victimologie tend pernicieusement à effacer toute référence à la culpabilité. C'est trop facilement négliger que cette dernière prend ses racines pulsionnelles les plus redoutables dans l'inconscient. Ce que Freud, engagé dans une révision profonde de sa métapsychologie au moment de la première guerre mondiale, a remarquablement théorisé avec la figure du masochisme moral. Derrière cette réinterprétation moderne de la persécution, c'est « l'abandon regrettable de la notion de régression et de sexualité infantile » qui est en cause. Un abandon qui ne relèverait pas tant d'un refoulement

que d’un rejet, terme également privilégié par B. Karsenti. La conséquence en est un remplacement des théories d’un sujet aux prises avec ses désirs inconscients par les théories identitaires (« qui suis-je »), l’effacement de la référence au sexe, en tant que sexuel, pour celle de « genre ». Derrière cette entreprise : l’éradication « des dimensions du fantasme et de l’inconscient, et dans cette dimension inconsciente la dimension sexuelle, et dans (celle-ci) la question homo-sexuelle. Le prix à payer, dans les deux cas, est le maintien définitif dans la position de victime rejetée ou persécutée ».

Autre scène : celle qui lie le sentiment interne de persécution aux identifications surmoïques dans le champ de la clinique des enfants violents. A. Cohen de Lara fait dialoguer de manière originale cette clinique avec une pièce de Nathalie Sarraute, *Elle est là*. C’est l’intériorisation d’une « imago monolithique, ne laissant que peu, voire pas, de place au tiers » et la permanence d’un idéal du moi mal différencié du moi idéal, qui potentialise la dimension persécutrice du surmoi. La violence peut alors surgir quand un écart cherche à s’imposer car « la réalité met en déroute l’homogénéité factice de l’idéal du moi ». L’acte violent cherche en ce cas à rétablir le sentiment d’identité menacé.

Ce nouveau petit livre propose au lecteur de prendre les chemins d’une réflexion souvent innovante autour d’un thème complexe tant ses délimitations sont difficiles, les dérives persécutrices jouant à la frange des menaces internes et externes. Mais comme le souligne C. Chabert, « l’intime côtoie sans cesse le collectif et l’étude de la persécution en constitue un des exemples les plus puissants ».